



FRANÇOISE HUGUIER EN PLEINE LUMIÈRE

Alors que deux expositions célèbrent son travail, la photographe voyageuse révèle ses secrets dans une autobiographie.

INTERVIEW VALÉRIE TRIERWEILER

Paris Match. Vous publiez un livre sur votre vie de photographe et, au même moment, vous exposez votre travail à la Mep et à la Polka Galerie. Aviez-vous besoin de cette reconnaissance ?

Françoise Huguiér. Oui, il y a de cela. C'est aussi une question de calendrier ; monter une grande exposition prend deux ou trois ans. Cela donne du poids, il y a très peu de femmes photographes reconnues, c'était important pour moi. Les gens connaissent mes photos, mais cela me permettra d'avoir une voix et d'être écoutée. Le livre explique mon itinéraire.

Vous avez approché beaucoup de domaines : le photoreportage, la mode, le portrait. Certains vous reprochent de vous être éparpillée...

Je ne voulais pas être cataloguée, j'ai eu un parcours sinueux, c'est vrai. On a donc du mal à me situer. Grâce à cette exposition, on voit ma personnalité. La mode m'a intéressée à travers l'art qu'elle représentait. Aujourd'hui, la mode, c'est le monde de l'argent. Je me suis attachée au travail dans les ateliers. C'était pour moi un défi que d'entrer dans cet univers. Et je me suis battue pour photographier des mannequins blacks. Il y avait un côté militantisme.

L'Afrique a été une révélation pour vous. Que vous a apporté ce continent ?

J'ai passé une longue période au Japon. J'y ai appris à cadrer et décadrer. En photo, on vous explique qu'il faut avoir



un style. J'ai réfléchi là-bas à ce que je voulais dire par mon travail. A mon retour, j'ai traversé une crise existentielle, j'ai eu une opportunité pour partir en Afrique. J'ai tout découvert, y compris la musique, le rythme, ça a été un choc. Il m'a fallu réapprendre un cadrage. Je suis retournée sur les traces de Michel Leiris. Ce continent m'a révélé toute cette connaissance de l'homme. Les Africains ont cette qualité pour juger l'autre, le regarder avant toute discussion.

J'ai appris le respect de l'autre, la curiosité des gens. Et enfin, cette dérision face à la vie.

A l'âge de 8 ans, vous avez été enlevée avec votre frère par les rebelles vietminhs. Vous êtes restés huit mois retenus tous deux en otages dans la jungle. En quoi cela a-t-il influencé le reste de votre vie ?

Mon père était directeur de plantation en Indochine, et j'ai été élevée avec une grande liberté. Jusqu'au jour où nous avons été attaqués avec deux adultes qui ont été libérés ensuite. J'ai vécu et vu des choses difficiles, la peur, beaucoup de sang, des morts et les bêtes avec lesquelles il fallait vivre. Quand nous avons changé de camp, le commissaire politique était encore plus dur et mon frère a été endoctriné. Mais il m'a toujours préservée. Quand



« Hijab », Bandung, Indonésie, 2013.

j'ai été libérée et que je suis rentrée en France, j'étais en décalage avec les autres petites filles. On m'a demandé de ne plus parler de mon histoire. Je me suis tu et ce secret m'a rendue plus forte.

Pensez-vous aux jeunes nigériennes ?

Oui, souvent. Ce qui m'étonne, c'est que deux cents jeunes filles, ça se voit, ça se repère. Que fait l'armée nigérienne ? Et la communauté internationale ? A-t-elle conscience de ce qu'est une femme ? Les chefs d'Etat savent-ils ce qu'est un viol ? Ce qu'est l'esclavage ? J'ai le sentiment que, du point de vue féminisme, tout est à recommencer. ■



« Au doigt et à l'œil », de Françoise Huguiér, éd. Sabine Wespieser, 253 pages, 20 euros.
Expositions à Paris : « Pince-moi, je rêve » (Maison européenne de la photographie, jusqu'au 31 août) et « Etranges beautés » (Polka Galerie, jusqu'au 21 août).

“
LES CHEFS D'ETAT
SAVENT-ILS CE QU'EST
UN VIOL ? CE QU'EST
L'ESCLAVAGE ? QUE FAIT
LA COMMUNAUTÉ
INTERNATIONALE ?”